

Révélation

Etre là, dans cet atelier où autrefois, il n'y a pas si longtemps, deux ou trois ans maximum, notre père clouait ses boîtes en réparation. Il y a les piles de bois constituées pour l'heure par les anciens liteaux de cave sciés en bouts de 25 cm de long, cela afin qu'ils puissent rentrer dans les différents fourneaux que l'on utilise. Et puis il y a aussi ces fonds qu'à la suite des événements de 1987 nous ne servons plus et qu'on brûle peu à peu.

Mais de ceux-ci, déjà, il n'en reste plus guère, tandis que ces années passées nous pouvions croire qu'il serait difficile d'en arriver à bout, avec des entassements pas possibles. C'est bien méconnaître le temps qui vous fait arriver à bout de toute chose, si gros et si grand cela puisse-t-il être.

On regarde une planchette que nous avons pu acheter avec quelques centaines d'autres il y a dix ou quinze ans, quand nous reprenions de notre père et qu'il fallait agrandir. Après des dizaines de passages en cave, tout autant de nettoyages, après qu'elle eut séché d'innombrables fois en plein soleil, au séchoir qu'il y a derrière la maison, elle était toute lustrée, toute patinée de surface, véritablement belle et lisse, douce au toucher, la fibre du bois désormais parfaitement polie, avec en plus la marque en plein des deux vacherins qu'elle avait supporté pendant si longtemps. Une véritable pièce de musée, quoi. Et un objet émouvant, puisqu'il ne resservirait plus, même qu'on allait le brûler, si beau restait-il, quelques autres ayant été conservés ailleurs pour témoigner de ce matériel désormais à éliminer.

Les planchettes ou les fonds, c'est cet assortiment de base de tout commerce d'affinage. Et cela disparaissait donc maintenant et en quantités impressionnantes. Et c'était pareil dans toutes ces maisons qui avaient accueilli un commerce d'affinage. On y brûlait en même temps une époque révolue. Pour ceux qui l'avait vécue, qui en avait fait leur vie journalière, cela avait quelque chose de triste et d'émouvant, presque de pathétique.

Et il en restait si peu maintenant, ici, de ces fonds, que cela faisait véritablement mal au cœur que de les éliminer encore. On en avait déjà tant brûlés. C'étaient des objets. Et ceux-ci avaient servi, les mains des hommes les avaient tenus, polis, usés, utilisés jour après jour. Pouvait-on être indifférent à les voir disparaître sans qu'on ne les remplace plus ? Car désormais on utiliserait des planches plus grandes à la place des planchettes, et celles-ci n'auraient jamais le même charme, remplacées d'ailleurs au fur et à mesure qu'elles se fendent en deux par l'usage, tandis que les fonds, ils pouvaient faire vingt ou trente ans, voire cinquante ans parfois. On en retrouvait ainsi dans notre assortiment qui avaient connu la laiterie, on en vit même quelques-uns, au début, qui portaient encore la marque à feu de notre grand-père.

Les planchettes, les fonds en terme de métier, quand tu les tournes sur les pendant, ça fait tac tac, tac tac, tac tac. Il y avait un rythme dans cette opération. Sans celui-ci tu n'avancais pas, tu traînais, un pendant te faisait une heure, alors

qu'en dix minutes tu devais l'avoir retourné. Un rythme auquel d'ailleurs certains ne s'habituent jamais : les chiffes molles, les gras du bide, les bourrés d'arthrose, et bien entendu les siffleurs de tous poils !

Avoir un fond de ce genre dans les mains. En lisser le poli, en caresser ce bois dont la veine a été usée. En sentir les bords désormais affranchis qui n'offrent depuis longtemps déjà plus aucune esquille. Retrouver, tenez-vous bien, sur la surface des dessins que la texture du bois offre à voir. Ici trois nœuds faisaient comme un groin de cochon. Quand autrefois on les lavait, on les reconnaissait au passage. Ils étaient comme des témoins. « Tiens, se disait-on, voilà groin de cochon ». Et il y en avait deux ou trois ou dix, on ne les comptait pas, qui portaient ce même dessin, tirés du même plot duquel on les avait débités en scierie. On est sensible sans s'en rendre compte dans la vie à tellement de détails. Ces petits riens qui font notre quotidien. On les lavait dans le grand bassin de ciment qu'il y a en bas des escaliers de la cave, avec la machine, par cents, par mille, tout en pensant à des choses diverses dont on ne parlera pas ici.

De main d'homme, aurait-on pu s'écrier. C'était exactement cela. L'usure provenait presque uniquement de la main des hommes et par ces manipulations successives.

Il fallait prendre conscience maintenant, qu'il n'y avait plus que deux affineurs au village. Et c'est alors que revenait ces vieux que l'on avait pu connaître en son enfance. En fait de travail ils tournaient ou emboîtaient. Ces pensées moroses amenaient à comprendre mieux encore la beauté du geste, mais aussi son caractère fragile. Parce que ces gestes crus naïvement éternels, on ne les pratiquait presque plus au village, seules deux maisons où on aurait pu les retrouver, tandis que dans le temps, les affineurs, ici en ces lieux, ils étaient huit, et le double ou le triple de commis pendant près de huit mois l'an les accomplissaient. Revêtus qu'ils étaient de leurs grands tabliers blancs ou bleus dont ils avaient noué les cordons devant eux en un nœud simple qui parfois, parce que tu as tiré d'une manière ou d'une autre sur l'un des bouts qui dépassent, se défaisaient. En conséquence tu rattachais, un geste que tu connaissais pour l'avoir fait des cents fois.

Alors on vivait du vacherin. On vivait pour le vacherin. On était hanté par le vacherin. On sentait le vacherin. Le dimanche, en promenade, on pensait encore au vacherin. On en rêvait la nuit. Jamais, Ô grand jamais, on ne pouvait s'extraire du milieu. Il était trop prenant, le métier, et il nécessitait trop d'attentions. Et des soins de tous les jours, même parfois les dimanches, quand les vacherins se mettaient à coller sur les planches et que pour éviter d'être obligé de les racler au couteau le lundi matin, avec les commis, tu parles d'un vrai désastre, on les tournait et frottait aussi ce jour-là.

Et ces gestes, du premier au dernier, on les connaissait. On les avait dans les mains et les doigts. Il suffisait de fermer les yeux, de s'imaginer derrière sa table et soudain on sentait ses mains bouger pour les accomplir encore. On n'oublie

jamais ce que l'on a appris. On aimait ça, ces gestes, plus que l'affinage en général, plus que le commerce auquel l'on se sentait un peu étranger.

Et l'on prit conscience que non seulement l'on connaissait ces gestes à fond, avec ceux qui les avaient accomplis et le milieu où ils vivaient, mais qu'en plus l'on était apte à décrire de manière précise cet environnement pour en transmettre les images à d'autres.

Mais il y avait aussi que cette connaissance parfaite du métier n'était pas que joie. Parce que soudain l'on se découvrait une nouvelle et impérieuse nécessité, celle de transmettre. Et que cela coûterait du temps et de la peine, situation où il n'y aurait peut-être pas de contrepartie. Car qui allait s'intéresser à ce passé devenu obsolète par la force des choses, presque bon à jeter ?

On était en quelque sorte victime de sa propre mémoire.

Notre décision de tout déballer intervint pourtant à ce moment-là. Qu'il ne reste rien dans l'ombre, qu'il n'y ait qu'un minimum d'éléments de ce cet autrefois qui tombe dans l'oubli. Et cela en dépit des critiques et des réticences qui ne pourraient que se manifester dans un milieu où il serait préférable de se taire à trop vouloir en dire.